



JEROME BOURGEOIS

EN DEUX

Je marche à côté de ma vie,
 Je cours peut-être à côté de la tienne.
 Rien ne m'empêche,
 Tout me freine.
 Je suis seul,
 Les gens me manquent.
 Le bonheur est si simple,
 D'entrevoir la rupture.
 J'ai tellement peur que tu sois là,
 Tellement loin de moi.
 Je me sens si proche,
 Que tout peut être fini demain.
 J'ai si froid,
 D'avoir si chaud au cœur.
 Demande moi de t'aimer,
 Je suis sourd de mes mots.

SEB & MOI

PETITE SOIRÉE À TÊTES EN TÊTE

J'ai cueilli du muguet dans le jardin de ma grand-mère. Pour toi. Et voilà que je te tends un bouquet de pâquerettes et de ciboulette. C'est joli aussi, remarque. Et c'est bien plus pratique pour la cuisine.

« Mais où avais-tu la tête ? »

Et c'est là le hic. Je n'ai pas de réponse ad hoc. Foin de rimes en toc pour te faire tourner en bourrique. C'est juste que je débloque.

Enfin !

Je me laisse aller. A être moi-même. Alors, bien sûr, j'explose, j'expose mes tics, ce qui ne va pas sans pocs. Je change, tout le temps, insaisissable à tue-tête. Un courant d'air, par mes portes ouvertes, chamboule l'arrangement trop bien établi de mon intérieur. Il passe par toutes les pièces, dépoussière les plus folles. Les plus a-normales.

Je me fais peur, aussi, mais bien moins que le monde extérieur.

En ce moment, je suis six. Je sens que mon équilibre est à sept, à peu près. A sept

virgule six, par exemple. Alors mon bouquet, c'est pour ça : veux-tu être mon sept virgule six, je serai le tien ?

Entre schizophrénie ordinaire et mathématiques euclidiennes, on ne sait soudain que choisir.

FELIX POULET

LES FEUX DE L'AMOUR

Steve, Kevin, Lucy et Sandra sont les meilleurs amis du monde. Ils partent souvent en week-end, dînent les uns chez les autres. Ils s'entendent bien.

Steve aime secrètement Sandra qui le lui rend bien en version amitié ambiguë. Il lui caresse parfois les cheveux en lui disant qu'elle est belle. Ça la fait rire.

Kevin se sent plus d'affinités avec Lucy. Il aime sa simplicité et sa franchise, sa façon de dire « peut-être » ou « pourquoi pas ». Mais Kevin préfère tout de même les garçons. Il le cache à Steve de peur de perdre son amitié.

Lucy aime aussi les garçons mais ne se sent pas particulièrement amoureuse pour l'instant, peut-être parce que c'est la dernière arrivée dans la bande. Elle aime bien la candeur de Kevin et le petit côté dominateur de Steve.

Sandra aime les filles et les garçons, ça fait deux fois plus de possibilités. Elle se laisse guider par l'amour. Elle est intriguée par Lucy et se laisse gentiment charmer par Steve. Elle insiste : ce n'est pas un jeu, juste de la séduction.

En quatre épisodes c'est plié :

1. Steve - lassé des caprices de Sandra - finit par séduire Lucy, ravie d'aborder sa première relation sérieuse.
2. Sandra, fâchée d'avoir perdu Steve et Lucy, révèle son double désarroi à Kevin qui la console comme il peut.
3. Kevin, troublé d'avoir perdu Steve à tout jamais, confie à Lucy - sa plus proche confidente - son amour interdit et celui de Sandra par la même occasion.
4. Lucy ne peut plus contenir les doutes de ses meilleurs amis et quitte Steve pour ne pas faire de peine à Kevin et Sandra.

Ils ne partiront plus en week-end ensemble.

YVONNE KURKOVIC

LE VRP MULTI CARTES

L'action se passe dans un bureau, deux hommes se font face.

A : Bien, parlez-moi un peu de vous, qu'est-ce qui vous a décidé à répondre à notre annonce ?

B : Je pense avoir le profil type pour ce poste. Comme vous pouvez le voir sur mon CV, j'ai une grande expérience et j'adore relever les défis.

A : Oui effectivement, malgré votre jeune âge vous semblez avoir déjà endossé bien des costumes. Sachez que si vous acceptez de travailler avec notre organisme vous serez parfois confronté aux regards d'incompréhension de vos semblables.

B : Je les mépriserais, je suis extraordinairement doué pour ça ! Tous ces moutons me dégoûtent, je n'ai jamais eu envie de leur ressembler. Il faut dire que j'ai des besoins autres que les leurs, pour y subvenir je suis prêt à tout. Je ne veux pas asservir mon esprit en exécutant des tâches besogneuses et quelconques, il est si délicat que je me dois de le préserver de la médiocrité.

A : Bien, vous m'intéressez, j'aime ce ton arrogant. Toutefois le mépris ne vous suffit pas, j'attends que vous ayez également de réelles capacités de travail afin de...

B : Des *capacités* ? Mais j'en suis pourvu dans des proportions que vous n'imaginez même pas. Mon intelligence n'est plus à démontrer, et je suis surtout doté d'une extraordinaire culture, j'aime à me qualifier moi-même de *pur esthète*. Il me paraît important d'être conscient de sa valeur, je ne veux pas risquer d'être assimilé au reste du troupeau. D'ailleurs il n'y a pas que mon intelligence qui me donne un avantage sur les autres, c'est plutôt mon sens aigu de la nécessité. Si j'ai besoin de quelque chose, alors je le prends, et peu importe la manière.

A : Je dois avouer que vous éveillez ma curiosité. J'aime les hommes prétentieux, qui ne s'embarrassent pas de scrupules ou d'idioties dans ce genre. Mais ne perdons pas le fil de cette conversation, j'aimerais que vous m'expliquiez plus avant cette notion de *besoin* qu'il vous faut satisfaire à tout prix.

B : C'est simple, seules mes envies et mes aspirations comptent. Mes besoins importent bien davantage que ceux des masses grouillantes. Un esprit tel que le mien, pour ne pas être sali, requiert une attention de chaque instant. Je ne peux pas me préoccuper des autres. Ils sont là, je n'y peux rien, mais ils ne m'intéressent pas, même si je dois avouer que parfois je suis obligé de m'abaisser à communiquer avec eux. Il m'arrive d'avoir besoin du quelque chose qui leur appartient et je prends alors un certain plaisir à les en déposséder.

A : Passionnant, vous êtes proprement un *spécimen*. J'avais entendu parler de gens de votre espèce, mais je ne pensais pas avoir la chance et l'honneur d'en rencontrer un jour. Votre manque total d'humanité nous ouvre de grandes possibilités, vous êtes un *pilleur* né.

B : *Pilleur*. Je n'aime pas ce mot, il définit si mal le rôle que je joue au sein de cette société, je me vois plutôt comme un guide ou un modèle. Bien sûr, chacun est libre de penser que déposséder les autres de ce qu'ils ont pour mieux se l'approprier est un acte terrible. Mais puisque toute chose devient parfaite quand elle est entre mes mains, pourquoi la laisser aux médiocres ? Je suis un vampire social. Et alors ? Quel gain de temps et d'énergie et quel succès surtout. Mais n'allez pas croire que ce soit si simple, toutes les brebis ne sont pas bonnes à dévorer, encore faut-il savoir faire le tri. Il n'est pas donné à tout le monde de piller avec discernement. Au fond je ne suis rien moins qu'un consommateur, d'un genre différent il est vrai, mais je leur rends service à tous et ils n'ont même pas l'intelligence de me remercier. Non pas

qu'ils me détestent, certains ont même la prétention de croire qu'ils sont proches de moi, ce sont les plus abrutis de tous, mais ils me sont aussi les plus utiles, alors je les préserve.

A : Bien. Vous semblez maîtriser votre sujet parfaitement, rien ne vous effraie, pas même le risque d'être démasqué un jour. Etes-vous à ce point maître du jeu ?

B : Vous m'offensez. Tirer les ficelles, piper les dés, manipuler, mentir, appelez ça comme vous voulez. Je contrôle tout. Personne ne passe à travers les mailles de mes filets, je suis passé maître dans l'art de vider les poissons ! C'est devenu presque trop facile, les proies ne se méfient même pas, elles me donnent tout ce dont j'ai besoin. Chez certaines pourtant il m'est arrivé de deviner le questionnement et j'ai eu peur qu'elles ne me dévoilent, mais non... Elles n'ont fait que me prendre en pitié, sans doute pensaient-elles que je souffrais d'un malaise psychologique quelconque, que j'avais besoin d'aide. L'individu commun ne connaît donc que la compassion, comme je le plains. Comme vous voyez il n'y a personne pour me détester, je suis po-pu-laire, je suis toujours au centre de tout, je fais et défais les modes et les courants à ma guise. Je suis un Leader, je dicte la marche à suivre et les moutons suivent, ravis d'appartenir à l'élite que je représente si bien.

A : Je vois que vous êtes sûr de vous et à l'aise en toutes circonstances. Toutefois il me reste un dernier point à éclaircir et non des moindres. Serez-vous toujours capable de vous supporter ? Pourrez-vous indéfiniment accepter ce que vous êtes : un individu totalement abject ?

B : Je ne connais pas les scrupules, je ne veux même pas imaginer que je pourrai en éprouver un jour. Ils sont l'expression de la faiblesse, j'assume complètement ce que je suis. Je n'aspire pas à être quelqu'un de respectable, je laisse ça aux faibles et aux imbéciles, je veux être admiré et envié pour ma prestance, mon intelligence et ma culture. Cela demande il est vrai quelques sacrifices, mais croyez-moi, je me sens puissant !

A : Bien. Je pense que nous sommes arrivés au terme de notre entretien. Je crois pouvoir vous dire d'ores et déjà que votre candidature m'intéresse fortement. Si vous êtes toujours d'accord pour travailler avec nous et si les termes de notre protocole vous conviennent, vous êtes invité à être interné pour une durée de 4 mois à compter de demain matin 08h00.

BAAL

EXOTISME

Je ne pensais pas être capable d'une chose aussi absurde, attendre un type qui offre des fleurs, un type en cravate, être capable d'accepter son invitation à la cafétéria du quartier, entre deux tours, accepter son sourire bête, en arriver là, à cette extrémité, cette impasse, tout ça parce qu'il s'est assis pendant quelques mois en face de moi dans le métro, et alors, je ne l'ai même jamais trouvé sympa ou intéressant ou je ne sais quoi, mais bon, trente ans, les jours et les semaines qui passent et seulement le boulot, les collègues, un ciné de temps en temps, pas assez d'argent, une fois le loyer payé et le reste, pour de longues vacances, voyages, exotisme.

Le seul exotisme, c'est les affiches « *Look Voyage* » du métro, on les regardait chacun à notre tour, c'est là qu'il m'a parlé la première fois, est-ce que vous, et puis la suite, un café à midi, on se retrouve à la pause, rien à dire, rien à échanger, je connais mieux les cons avec qui il travaille que ce qu'il aime, ce qu'il hait, ce qu'il veut, et l'impression sordide de lutter contre la vieillesse, de s'accrocher l'un à l'autre au milieu de la solitude immense de la ville en toc, la ville des touristes et des fous, des stations de métro, de l'odeur, la ville sans fleurs et pourtant il en trouve et je sais qu'il va sonner à ma porte en les tenant devant lui, pensant que ça lui donne des droits sur moi, car ça aussi il y pense, et moi, à ce qui peut se passer après, quand il me raccompagnera.

Je ne connais pas encore tous ses visages mais je les imagine, je sais ce qu'il me prépare, la vie que l'on va se faire, car les fleurs fanent, la peau flétrit, les joues se creusent, les rides se font et l'amour qui n'a jamais existé finit par fondre au fil du temps, on s'habitue bêtement à l'autre, comme j'ai déjà raté ma vie je n'ai plus rien à perdre, je ferai double journée, je l'écouterai gentiment, je laverai ses chaussettes et il me baisera une fois de temps en temps, et il me mentira souvent. Je ne pensais pas être capable d'une chose aussi absurde, alors je n'ouvre pas, il reste devant la porte, l'air bête et déçu, je crois qu'il pleure, je le vois par le judas, c'est fini, je prendrai maintenant le métro suivant, c'est bien, je suis toujours un peu en avance sinon.

ERIKA FRIED

PETIT MANUEL DE SEDUCTION

Vous êtes tombé amoureux d'une superbe créature et vous ne savez pas comment la séduire ? Faites confiance aux conseils d'un professionnel en la matière. Ne vous composez pas un personnage à la BHL. L'amoureux cérébral, l'intellectuel à tout crin, peut certes subjuger un temps la donzelle, mais à force d'entendre parler d'immanence et de transcendance, d'ontologie et de psychomachie, d'essentialisme et d'existentialisme, elle risque fort de prendre la fuite pour éviter de souffrir de la migraine au quotidien. Bref, soyez simple.

Vous pouvez jouer les chevaliers servants, la raccompagner jusqu'à sa porte dans les ruelles obscures, parfois mal famées, après une soirée entre amis qui s'est prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit. Tôt ou tard, elle finira bien par vous proposer un dernier verre. C'est une question de patience.

Vous pouvez aussi prendre la mine contrite de l'amoureux transi, l'adorer en silence et lui jeter des regards de chien battu (en toute femme sommeille une Brigitte Bardot, c'est bien connu : vous la ferez donc craquer à plus ou moins brève échéance), l'attendre en bas de son immeuble tous les matins avec un bouquet de fleurs à la main (je sais, c'est périssable, mais ça fait toujours plaisir).

Vous pouvez enfin vous amuser à la taquiner, lui envoyer des petites piques, la

mettre sur la sellette, souffler le chaud et le froid, la déstabiliser en alternant humour et cynisme et la pousser ainsi au marivaudage. Je ne vous apprendrai rien, Messieurs, si je vous dis que les joutes verbales à fleuret moucheté conduisent souvent aux parties de jambes en l'air.

Si malgré toutes vos tentatives d'approche la belle reste insensible, et bien tirez-lui la langue sans remords ni regrets, et même n'hésitez pas à vociférer, à la vouer aux gémonies, à l'accabler de tous les maux. Laissez libre cours à votre rancœur, vous vous remettrez plus vite de ce cuisant échec. Et surtout, n'oubliez pas : une de perdue, dix de retrouvées !

LAFCADIO

[SANS TITRE]

La Basura, momifiée dans ses poudres périmées, se reposait derrière la fontaine. Perchée sur un banc, elle guettait le touriste qui discrètement viendrait solliciter une passe ou jeter une pièce dans le bassin. Dans les deux cas, elle ne récolterait qu'un maigre pécule. Les jets d'eau fabriquaient des éjaculations idéales qui, selon l'orientation des vents, se répandaient à ses pieds. Pour elle, les hommes n'étaient qu'éclaboussures. Du bout de sa chaussure, elle écrasait les gouttes et imaginait en faire de même avec leurs gueules.

Le petit chat se faufila entre ses jambes. La vieille putain tendit une main vers le dos de la bête qui l'esquiva.

Pedro Luis croisait dans les parages de la cathédrale. Dans son sac tintinnabulait deux fioles d'un rhum de contrebande. Son favori. Pour l'une de ces bouteilles il était prêt à sacrifier sa ration quotidienne de haschich. Cet alcool éteignait ses appétits sexuels, étouffait sa faim et crevait toutes les bulles qu'il avait dans la tête. Des bulles sans nom et sans trait distinctif. Des bulles sans corps et sans membre. Une à une, les épingles de son ébriété allaient les bousiller.

Le petit chat borgne se glissa hors de portée de la chaussure usée qui maintes fois l'avait martyrisé.

Kiko détestait les adultes. Leurs mains lourdes et revêches. Leurs mains douces et inquisitrices. Les siennes tremblaient, manipulant avec peine les mégots à partir desquels il fabriquait une cigarette. Fumer, pour lui et ses copains, c'était une brève parenthèse entre deux mauvais trips de colle. A travers la fumée s'élevaient les ballons souriants. Des ballons bouffis et sans voix. Des faciès merdiques d'adultes merdiques. Un à un, du bout de son mégot, il allait les crever et propager leurs entrailles dans les caniveaux.

Le gamin vit le petit chat traverser la chaussée et se diriger vers le callejón.

Virgilio n'est pas mécontent de se retrouver allongé. La chaussée est rude sous sa joue. Qu'importe. Au loin, là-bas, ses lunettes brisées regardent la vie de leurs orbites évidées. La sienne de vie se liquéfie, se répand goutte à goutte. Avant de sombrer, corps et âme, un souffle à ses côtés vient rappeler tous les baisers qu'il n'a jamais osés.

Le petit chat s'arrêta devant Virgilio et se mit à lécher le sang qui coulait de son nez.

Aimer, boire, fumer, manger, mourir. Une journée comme les autres en somme.

BAKELITH

DES CERBÈRES SANS MUSELIÈRE

Il n'y a pas de meilleur moment que les premières heures de la matinée pour faire ses courses tranquillement, finir au comptoir d'habitues pour humer l'air du temps et râler un peu. Râler, critiquer, s'exprimer et se dévoiler ça fait du bien, c'est vital. Au comptoir de ces dernières semaines, les monstres ont craché leur venin, leur verdict est tombé. La société a plusieurs têtes, singulière pluralité, on ne peut pas la regretter. On les connaît pourtant bien ces monstres que l'on croise tous les matins quand on va prendre son premier café de la journée.

Robert, par exemple, ce n'est pas un méchant même au bout de son deuxième verre de blanc. Il est juste un peu déçu des politiques tous pourris, tous les mêmes. Il n'ira pas voter mais ça ne l'empêchera pas de râler tous les matins devant son ballon de blanc. Mireille - la patronne - a beau lui répéter que s'il ne vote pas il n'a pas le droit de râler, rien y fait : il râle quand même, ne serait-ce que pour avoir ses petits verres de blanc tous les matins.

« Prends exemple sur moi », lui dit-elle. Mireille commence sa journée avec la rubrique des chiens écrasés du journal local et finit par le journal national, parce qu'il faut bien se renseigner sur tout le reste. Ça lui monte à la tête de lire et de voir qu'il y a de plus en plus de petits voyous qui traînent dans la rue en toute impunité. Elle aussi est déçue des politiques qui ne contrôlent plus rien. Elle votera extrême droite en signe de protestation, pour faire savoir son mal-être.

« C'est bien joli ton discours », lui répond Samir, « mais tu peux protester autrement. Faut réfléchir aux conséquences ». Il lui dit ça gentiment Samir, il sait que Mireille n'est pas non plus une méchante. Il ne sait pas de quoi il parle lui qui n'a pas de carte d'électeur, mais il a tout de même droit à son verre du matin. Parce que chez Mireille on ne fait pas de discriminations.

Ça fait bien sourire Julie qui observe ce petit monde en sirotant son café. Elle va de temps en temps manifester, parce que pour elle c'est une autre façon de s'exprimer, toute aussi importante. Soit. Elle votera extrême gauche parce qu'elle vomit sur les institutionnels. « Mais on lui pardonne, elle est jeune », comme dit Mireille.

Les autres habitués s'expriment peu sur les malheurs du monde. Ils voteront à droite, à gauche, un petit blanc, parce qu'il faut bien faire quelque chose et ne pas se laisser faire. C'est sûr, il n'y a pas de méchants chez Mireille, juste un reflet à plusieurs têtes comme dans tous les cafés d'habitues. On s'engueule un peu, on boude dans un coin et on se réconcilie tous les matins devant un verre de blanc ou un café, jusqu'à la prochaine tournée.



BAAL

NOUS ETIONS TOUS RASSEMBLES POUR TE DIRE AUREVOIR

Mon cœur explose et je ne pousserai aucun cri de joie, ça non, et je ne dirai plus ton prénom, que le désastre de ton absence, que la blessure, la cicatrice noire qui tranche ma gorge et mon ventre, et sur ta tombe, en plein soleil, espérer retrouver ton sourire, ta démarche, l'odeur de ta nuque. Plus le temps passe et moins l'on parle de toi. Les gens manquent qui t'évoquent et moi-même je fuis devant l'impossible pardon de ta bouche, devant la douleur imprononçable car les mots aussi manquent et le courage, je fais fuir ceux qui t'ont aimée, je ne sais pas, tout fuit, s'étiolé, part en fumée. Je m'interdis de vivre vraiment. Vivre sans toi n'est définitivement pas vivre. Je vais donc patiemment attendre et attendre encore, pleurer sur le gouffre, en plein soleil, et ta tombe au milieu de toutes et des odeurs de l'été, unique, le bruit du gravier, les larmes contre la vigne, continuer ainsi dans l'espoir d'être où tu n'es pas, le contraire peut-être, même si j'ai trouvé du sens à ta mort, à ton départ, pour que l'esprit tienne, pour que le corps s'acharne, mais le cœur explose, oui, et je ne crie pas de joie mais souvent de colère et de rage. Un jour, je m'éveillai contre ta nuque chaude. Tu es un paysage humide et doux, une reine qui passe, un orage sur les foins et la brusque chaleur des pierres, parfumée comme une vie violente et je veux te rendre grâce d'être passée dans ma vie, me rendre à toi à qui je fus. J'ai embrassé les arbres que tu touchas, j'ai serré dans mes doigts la lavande mâchée et la lourdeur de l'eau fraîche. C'était étrange d'assister à ton enterrement. Nous étions tous là. Tes amis et les autres. Tout le monde pleurerait et personne ne comprenait vraiment que c'était vrai, que cela avait lieu, que ce n'était pas du théâtre. Comment ai-je pu ainsi mourir à moi-même ? Comment le temps a-t-il réussi à grignoter en moi tout ce qui me restait encore de révolte et de sagesse, les quelques miettes d'un festin passé, celui partagé à ta table ? Comment me suis-je laissée diminuer, amochée, estropiée, par la vie confuse de la maturité et en ton absence cela fut facile de me prendre, de m'arracher aux songes fiévreux, de me piétiner ? J'ai manqué la marche, rater le train, sauter dans la boue. Je marcherai encore longtemps avant de t'atteindre. Tu as fui comme l'oiseau malheureux d'hiver, comme le sable aux pieds nus. Tu as fui et me laisse sans rien, désertée moi-même, long désert factice que le vide emplit. Ce sont des mots qui me viennent parfois quand ta mort me revient, quand je te revois dans ta robe noire, si absente à toi-même et moi si terriblement orpheline, sans comprendre très bien ce qui se passe, hésitant sur le sens à donner à ton départ. Tu es froide et tu n'es plus là et je veux porter sur mon âme cette robe noire, toujours. Je glisse vers le trou béant de ton absence et tu me guides, et prononcer ton prénom me déchire jusqu'au sang, pourtant dit et redit comme pour te faire apparaître mais je ne suis pas sorcière et la magie s'est tue, s'est tarie.

Je trempe encore mes pieds dans la mer mais personne ne les sèche de ses cheveux. Il y a tant d'images et trop de souvenirs et nul mot ne sait rendre ta présence

irréelle, les regards de tous et de toutes sur toi lorsque tu marches dans la rue, tes folies, tes courses contre toi-même et la mort et pourtant elle t'a, elle te prend et moi je reste sur le carreau, sur le chemin, au bord de la route. Je ne pousserai aucun cri de joie. Les bonheurs s'étouffent dans ma gorge comme de petits chats sous un oreiller. Mon cœur explose et saigne à l'intérieur de chacun de mes sourires. Je ne danserai plus avec toi, je ne parlerai plus avec toi, je ne tiendrai plus jamais ton bras, je ne caresserai plus jamais tes cheveux et mes lèvres ont déjà perdu le goût de ta bouche. Regarde-moi... je lève les bras vers toi. Attrape enfin mes mains.

HERVÉ GRILLOT

PENALTY

L'Autre, derrière le viseur.

Lui, sur la photo, les mains au ciel.

L'Autre : La victoire, enfin la Victoire ! Depuis longtemps je l'attendais, faire un pas en avant, s'engager, gagner. Surtout bien tirer la balle, ne rien rater. Enfin voir tous ces gens lever les bras au ciel. On a gagné...

Lui : Tous ces gens dans le stade, les mains en l'air.

L'Autre : L'air de rien, ne rien perdre de cette victoire. Immortaliser cet instant.

Lui : Pendant les phases éliminatoires, j'en ai vu bien d'autres s'effondrer. Ne pas survivre à la défaite, laisser passer les autres. I will survive !

L'Autre : Et ce final qui se joue ici dans ce stade National !

Lui : Devant tant d'yeux incrédules n'imaginant pas la fin de l'histoire.

L'Autre : L'Histoire écrite sur cette pelouse verte et blanche et rouge, multicolore.

Lui : Enfin les deux bras vers le ciel. Le Paradis au bout des doigts. Tout ce qu'il me reste à atteindre.

L'Autre : Belle victoire, devant le monde entier abasourdi par le score final. Sans appel.

Lui : Sans appel. Muet.

L'Autre : Muet d'admiration.

PAN !

L'Autre presse sur la détente dans ce stade de Santiago du Chili en cette année 1973. Lui, les bras en l'air, s'effondre, fraîchement fauché, comme la pelouse rouge.

Les vainqueurs ne sont pas toujours ceux qui lèvent les bras au ciel. Ils peuvent aussi avoir des lunettes noires et des mains simplement enfoncées dans les poches de leur ciré noir, comme leur conscience de vainqueur.

DTORT

HERBERT, LE PRETRE

Le tour de force vient dans la tête qui se tient froide devant la méchanceté. Et dire que le sens vient dans l'instant comme un commérage humain met le furieux dans l'impasse. Cette fin est une habitude, elle effleure les yeux indifférents. Pourtant sans tenir lieu de fausse mémoire, les obstacles se forment devant ceux qui se retirent du jeu trop tôt. Le dire est une façon de se tirer des miracles qui éclairent ceux qui prient dans le fond de l'église.

Avançant vers ce point où la main est un jouet en plastique, Herbert sort le vice de sa mastication. Il pue plus fort qu'un porc. C'est un individu de la plèbe.

Dans le rouge d'une flamme incandescente, ses manières sont des sottises faites dans la pourriture. Il vomit ainsi sa littérature. Un jour, on lui dira pauvre salope, un autre, pauvre putain.

Sans joie sa pauvre tête passe la main, il y a d'autres raisons de se battre et puis le lecteur est le premier témoin de son action. Il se jure de faire pleurer les autres de choses répandues sous la vue.

Après, le meilleur est de se retirer dans le fond de l'alcôve pour ne pas sentir durer la claque. Dans les secondes suivantes, la peur vient dans le tube digestif. Le même revient sur ces escalades monstrueuses et la direction de cette route laisse perplexes. Perplexité des années où le viol, la pendaison sont des mots jetés comme si ce n'était que des mots. Ici, dans le presbytère, ce ne sont ni des mots, ni des faits. Herbert, prêtre, 35 ans, héroïque, communiste, n'a plus de plaisir. La corde est tendue. Les cloches sonnent dans sa tête. Sonnent et ça fait mal.

CILOU SEE YOU

IRIS EN BOULE

Il m'a l'air en colère, le bonhomme, non ?

Ben oui, il est en colère, il voudrait que ça change mais il a l'impression que ça change pas. Que rien ne change jamais. Il pense qu'on lui ment quand on lui dit « Mais si ! Ça change ! » et il pense qu'on lui ment quand on lui dit que rien ne peut changer jamais. Il ne sait plus quand on ne lui ment pas.

Il voudrait s'arracher les épaules et les lancer à la tête de Chirac. Par exemple... mais il y en a plein d'autres. Un afflux de têtes moribondes dans sa tête comme tout le monde.

Il voudrait qu'on lui frotte les yeux avec une brosse à cheveux. Il voudrait que tout ce qui englutit tout, cette pellicule poisseuse qui salit tout même ce qui est beau – à ce qu'ils disent – elle s'enlève de ses yeux. Qu'elle débouche son iris sans lui en arracher le bleu.

Il voudrait sentir les choses de la vie bouger autour de lui, il voudrait sentir la vie

comme une matière qu'on pétrir et qui ne reviendrait pas comme avant, dans sa forme d'avant, comme un élastique.
Il en a marre, le bonhomme, que tout lui revienne toujours en pleine gueule. Tout. Marre de tout.
Et le pire, le pire du pire, c'est qu'il a l'impression que pour tout le monde c'est pareil.
A chaque fois tu crois – ou tu veux croire ? – que c'est nouveau et dès que la pellicule de beauté commence à s'écailler (elle commence par les coins) tout redevient comme avant. Tout est comme toujours. Les mêmes phrases reviennent, les nouveaux mots sont oubliés, ou sont devenus louches, ou sont devenus menteurs. Ou ou ou tout ce que tu veux mais arrête ! Arrête la pellicule !
Dépose tes cheveux dans un coin, arrête de te les arracher, mon bonhomme, laisse tes paupières tranquilles tu vois bien que tes iris n'en peuvent plus de voir le monde se hacher. Le monde n'en peut plus de te voir le mâcher. Arrête de ruminer le monde.

Et ma colère ? dit le bonhomme, t'en fais quoi de ma colère ? Je la pétris en boule et j'écris l'adresse de Le Pen dessus ? Tu vois pas que rien ne change jamais ? Tu vois pas qu'à chaque fois ils nous font le coup de la supercherie et qu'à chaque fois...
A chaque fois quoi, tu dis. A chaque fois, quoi ?
Là, voilà, ça y est, tu m'as coupé pour que je ne dise rien qui dérange. Encore un truc classique de ces foutus manipulateurs à la con... Rends-moi ma boule de colère.
Non.
Rends-la-moi, nom de Dieu ! Tu vois bien qu'elle m'appartient, que c'est la mienne, que sa surface est brute, sa surface est matière pure, sans fard, sans peinture, sans vernis... enfin, tu vois bien... que c'est ma colère à moi...

Non. Ta boule de colère je la prends. Je veux l'ausculter pour les prochaines élections.

BAKELITH

IT SUCKS

Tu m'aurais vu... plus bas que terre, de la poussière. Pas de grosses misères mais une accumulation de petites désillusions. Des envies sans lendemain, des écueils avec des morceaux dedans. Quand tu respirez avec difficulté, tu profites des éclaircies, même infimes, au milieu de la noirceur ambiante. Mais là j'étouffe, je n'arrive pas à me concentrer. Il y a d'abord eu ce poste qu'on m'avait promis pour me motiver, en vain. J'arrive toujours à rebondir, j'enchaîne des boulots avec des périodes de carence solitaires, mais à force de rebondir je ne sais plus marcher normalement.
Ça ressemble à une danse rythmée : un pas en avant et deux en arrière...
Et puis il y a toi qui disparais petit à petit. Je regrette de ne pas mettre plus souvent ma tête sur tes genoux et me laisser aller quand tu me caresses les cheveux. J'ai tort de m'éclipser, je ne profite pas assez de ta chaleur. J'enchaîne sensualité et détachement, c'est nul. Je n'arrive même pas à ouvrir un livre pour trouver un peu de sentiments et d'émotions.
Tu as bien fait de m'envoyer au vert avec un coup de pied au cul. J'ai patienté sous les étoiles jusqu'à ce que l'essentiel chasse ma condition de potache. Puis j'ai levé les bras au ciel et crié mon amour. C'était tellement évident que j'en ai pleuré.

JÉROME BOURGEOIS

CHRYSANTHEME ET GERANIUM

Un homme qui tient une tasse à deux mains.
Une femme enfonce une roulée dans un porte-cigarettes en nacre noirci.
Je vois ce couple qui a dû tellement s'aimer pour rester.
Un chien dégarni trotte au bout d'une laisse d'une femme qui le supplie.
En devenant homme, j'ai perdu une partie de ma vue.
Un peu comme perdre la vie.
Mon grand-père n'avait pas assez d'argent pour laisser un héritage.
Juste un peu d'argent en franc, que j'utiliserais pour me redonner la vue.
Je suis fier de devenir l'homme dominant d'une meute qui ne l'est pas.
Afficher ce regard de bonté plutôt que de punir.
Même si ma mère devient la prochaine sur la liste.
J'avais peur de sa tristesse, elle semble libérée de cette angoisse quotidienne de la mort de son père. Le rôle qu'elle pousse ce soir allongée sous mon père doit être une jouissance unique. Sans excitation, juste le désir de se faire remplir par quelqu'un qui a su rester à côté des radiations de l'angoisse.
Des émissions qui lui ont fait perdre la joie, le rire, la vue du chemin qu'a suivi son enfant. Même s'il sait que des chemins sont dangereux, les radiations de son amour pour l'angoisse lui ont fait perdre la voix. Une voix qui aurait pu m'empêcher de me tromper de voie. Ou d'emprunter seul un chemin ou je ne sais rien.
Mon père a installé un sac de sable au plafond du garage.
Seul, je l'imagine frapper sa rage.
Seul, je caresse ce sac rempli de colère.
Un soir je décide de le déchirer.
Mon père ne m'a rien dit, et est parti en bateau.
Seul, j'imagine ses cris de colère au milieu de la mer.
Ma mère vérifie toujours la bouteille de gaz avant de sortir. Ma mère rêve le dos à la fenêtre, à attendre qu'on lui annonce le temps à l'avance. Ma mère face à l'horloge n'oublie jamais les choses qui comptent. Elle sort les grands plats les jours où les jugeants sont à la maison. Alors je n'existe plus.
La solitude devient ma planète.

La musique que j'écoute sert à faire battre mon cœur en rythme.
La musique n'est que l'écho de mon cœur.
Les images que je vois ne sont que des reflets d'images.
Je suis fait de nostalgie, et quand je vis, je pleure en fait.
Et quand je pleure je vis aussi.
Mes yeux sont devenus plus grands à force de rechercher le reflet des images des autres. Mes mains sont devenues plus douces pour ressentir le rythme du cœur des autres. J'attends le moment où les reflets des uns rejoindront le rythme des autres pour composer une beauté universelle. Une beauté sans temps ni loi, créée par l'homme et sa nostalgie.

Ma vue a baissé. Ma chambre est petite et sale. Je ne veux peut-être pas voir, voir quoi ? Pourquoi ? Je m'obscurcis dans le sommeil. C'est tout. Je disparaîs de ce que je fais et de ce que je dois faire. Demain je me lèverai et je ferai. C'est tout.
Des actions programmées les unes à la suite des autres.
Empileur d'actions.
Je regarderai les autres remplir leur cahier de texte d'actions.
Ecraser les autres pour empiler encore plus d'actions.
Devenir les premiers, les plus gros empileurs.
Courber le dos sous le poids des actions.
Ma chambre n'a pas d'étagère, juste un lit, sans femme.
Empiler des femmes comme on empile des actions.
Pour quoi faire ? A quoi bon ? C'est bon ?
Lui montrer que pour me rendre vivant elle devra me faire pleurer ? Me laisser habiter son corps comme ma petite chambre sale ? Prendre ses yeux en plus des miens ? Accepter mon exigence ? Mes failles ? Que ma chambre devienne aussi la sienne ? Accepter cette meute de dominés, assister à son bonheur ? Me voir grandir, quitter l'enfant ? Quitter l'enfant. Le sourire de l'enfant qui regarde son grand-père pêcher. Prêt à se noyer pour que l'enfant partage, comprenne son plaisir, sa vie.
Pour que moi aussi je vive. Au fond je veux vivre – vivre – c'est peu à peu plus sûr.
Je veux vivre mais je ne sais pas comment être. Je voudrais. Mais ça change tous les jours. Je voudrais être calme parfois. Calme à la campagne. Regarder ces draps blancs qui flottent. Je voudrais me laisser remplir calmement.

Je ne peins plus. Je vois mon corps. Je caresse mes poils.
Je vois un corps comme filmé. Je vois des espaces. Je vois mon impuissance.
Je souris calmement, mes mains en l'air pour toucher le ciel. Toucher ce corps.
On me regarde. Comme des acteurs regardent des spectateurs.
Ces empileurs du réel avec lesquels je ne peux communiquer qu'ainsi par ce silence, par toutes ces images qui s'impriment en moi comme dans un film.
Un film volé à leur vie. Quand je dors, je reprends mon film du beau que j'ai volé ou que l'on m'a offert. Parfois je me dis que je n'ai jamais été un petit garçon du réel. Un petit garçon à sa mère et à son père.
Et depuis je ne sais pas qui je suis. Je ne vois que des reflets d'images. Je voudrais trouver un peu de moi dans un enfant. Un peu de mes pensées, de mes folies, de mes yeux. Dans une scène de mon film on peut voir ses paupières qui se soulèvent, sa bouche boudeuse, sa tranquillité. Quand je me réveille je me crois dans un grand appartement. Comme si j'étais chez moi ! Comme si j'avais enfin cette petite maison accrochée je ne sais où ? Une petite maison avec un vrai père et une mère. Un père qui a peur d'être abandonné. Seul le rêve de cet abandon me fait stopper mon film. Metteur en scène impuissant. Photo ratée d'un corps mal éclairé.
Casting impossible d'une princesse trop parfaite.
Action.

Mon réveille sonne, je suis de nouveau prêt à empiler.
Pour des actions d'un film qui joue tous les jours à guichet fermé.
Un film de pères aux sourires factices, habillés de leurs costumes de faux-semblants. Sans solidarité pour leur solitude.
Pour quoi ne pas apprendre ce scénario ?
C'est peut-être mieux de jouer dans un film où on connaît la fin ?
Pas comme ce jour ou à côté de mes copains, j'ai envisagé pour la première fois une autre fin. Alignés en classe comme des boîtes de vie de conserve, mes yeux tournaient en panoramique. Le zoom de la lumière par la fenêtre réchauffait ma poitrine tendue par la fierté. Tendue au point de sentir la chaleur me caresser le cœur, de ses mains devenues douces, à force de ressentir le rythme du cœur des autres.

YVONNE KURKOVIC

JACQUES A DIT

Jacques a dit levez les bras en l'air. Jacques a dit soyez content. Jacques a dit votez pour moi. Jacques a dit j'ai rien fait c'est pas moi. Jacques aurait bien voulu dire Je vous ai compris mais c'est déjà pris. Jacques a dit c'est pas moi j'ai rien fait. Jacques a dit merci la France... Jacques a dit bien d'autres conneries encore, mais nul n'est besoin de se les rappeler toutes, faisons plutôt de la place pour les cinq ans à venir !

© ambition chocolatée et déconfiture, lyon, 2002.

soirées slam, collection de nouvelles, bande-dessinées, littérature hypertextuelle, feuilleton en ligne et encore plus de culture gratuite sur www.bleton.com/acd...

envoyez vos textes à deconfiture@voila.fr ou à
ACD 141 rue sébastien-gryphe 69007 lyon